

Conclusion

par Michel Py

Le programme triannuel de fouille qui s'est déroulé pendant les années 1998, 1999 et 2000 sur le site de Lattes/Saint-Sauveur a eu des résultats notables dans différents domaines de recherche, et sur différentes périodes de l'occupation de la ville portuaire de *Lattara*. On rappellera ici pour conclure les principaux d'entre eux, en organisant ce bref bilan selon un ordre chronologique, et en tentant d'ouvrir quelques pistes de réflexion sur l'interprétation de ces données dans le cadre du site lui-même et dans un contexte plus large.

• Vers 500 av. n. è.

L'une des avancées majeures concerne les origines de la ville, à la charnière des VI^e et Ve s. av. n. è., thème sur lequel des informations originales ont été fournies à la fois *intra muros* par la fouille de la zone 27, et *extra muros* par les recherches extensives le long de la façade sud-ouest de la fortification (zones 23 et 36).

Dans un secteur limité de la zone 27 tout d'abord, on a pu observer des éléments de construction appartenant aux premières maisons créées sur le site et appuyées à un tronçon de la courtine du premier rempart de Lattes. Bien que la fouille ne soit pas encore terminée dans ce secteur (il manque apparemment en profondeur au moins un niveau d'occupation, si l'on en croit les observations faites sur l'architecture), on est là certainement très près de la période initiale, comme le montre la datation des mobiliers associés (autour de 500 av. n. è.). Or, quelle que soit l'exiguïté du sondage concerné, les données recueillies dans ce contexte archaïque apparaissent d'un intérêt fondamental.

Une première remarque s'impose : on se trouve devant une architecture d'ores et déjà très élaborée : rempart parfaitement appareillé, à plusieurs parements (voir *infra*), maisons à plusieurs pièces, murs bâtis en terre sur solins de pierres, et revêtus d'enduits d'argile badigeonnés à la chaux, bref des éléments qui tranchent nettement sur le passé local immédiat (où, dans la deuxième moitié du VI^e s., on en est encore aux maisons à poteaux porteurs de tradition préhistorique), et sur le contexte contemporain du Languedoc oriental, qui ne connaît également dans la plupart des habitats jusqu'à présent fouillés qu'une architecture en matériaux périssables (bois et torchis).

Rien ne s'opposerait à voir dans ces documents, comme on l'a fait couramment ailleurs, une mutation technique endogène dans le cadre de l'évolution interne des peuplades régionales, si le mobilier recueilli au contact de ces murs n'était pas lui-même exceptionnel. Or, dans les trois pièces mises au jour, les sols n'ont livré (à part de rares tessons attiques ou à pâte claire) que du matériel étrusque : plus de mille fragments d'amphores de type 4 (fig.1 et 2), dont plusieurs complètes étaient remisées dans une resserre longeant le rempart, et quelques éléments de coupes en bucchero nero tardif, d'un type déjà connu à Lattes, mais jamais signalé ailleurs en Gaule (fig. 3). Point d'amphores massaliètes, à une époque où partout dans le Midi elles sont déjà fortement majoritaires, point non plus de céramique non tournée, absence tout à fait unique sur le gisement de Lattes comme sur tout autre.

Voici qui donne à réfléchir sur la nature des bâtiments en cause et de leurs occupants, et qui pourrait venir consolider l'hypothèse précédemment avancée de l'existence d'une implantation étrusque à Lattes, à l'époque de la fondation de ce comptoir, quelques années après la bataille



Fig. 1 : Remontage des amphores étrusques trouvées dans la zone 27, au sein d'une pièce de stockage bâtie contre le rempart.

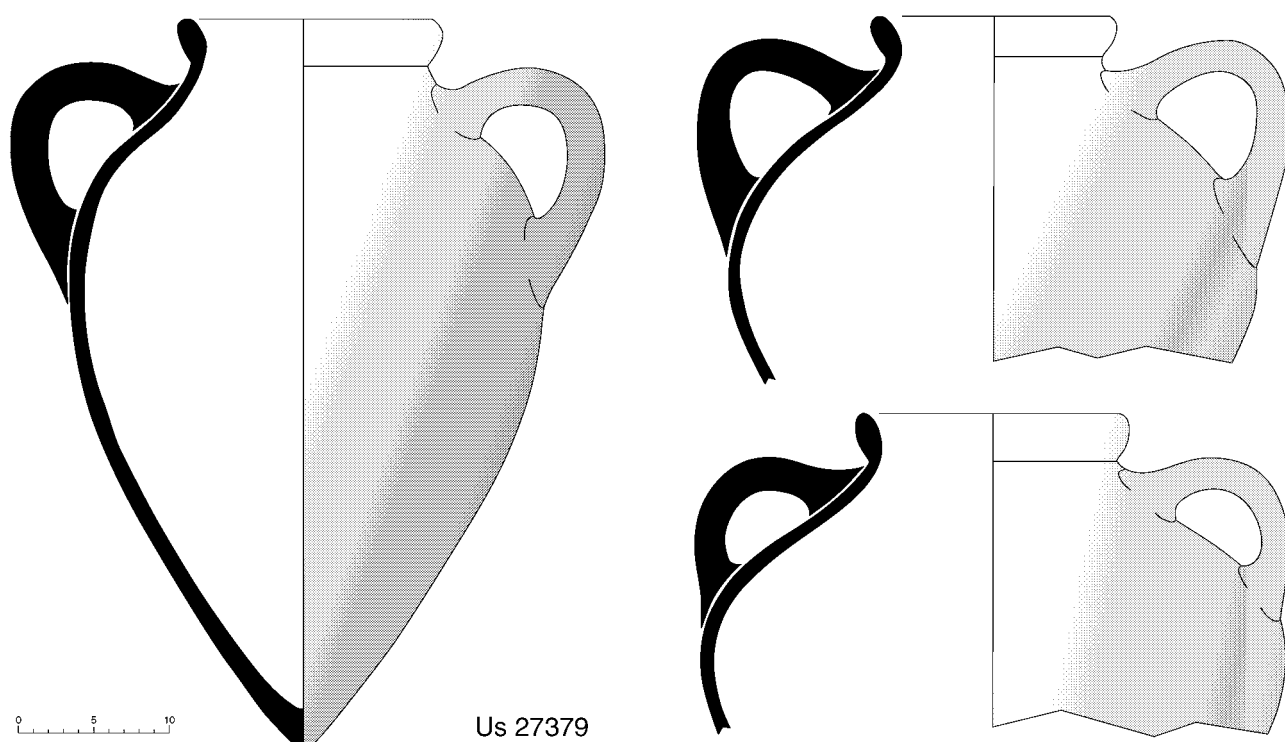


Fig. 2 : Exemple d'amphores étrusques A-ETR 4 découverte dans la resserre de la zone 27.

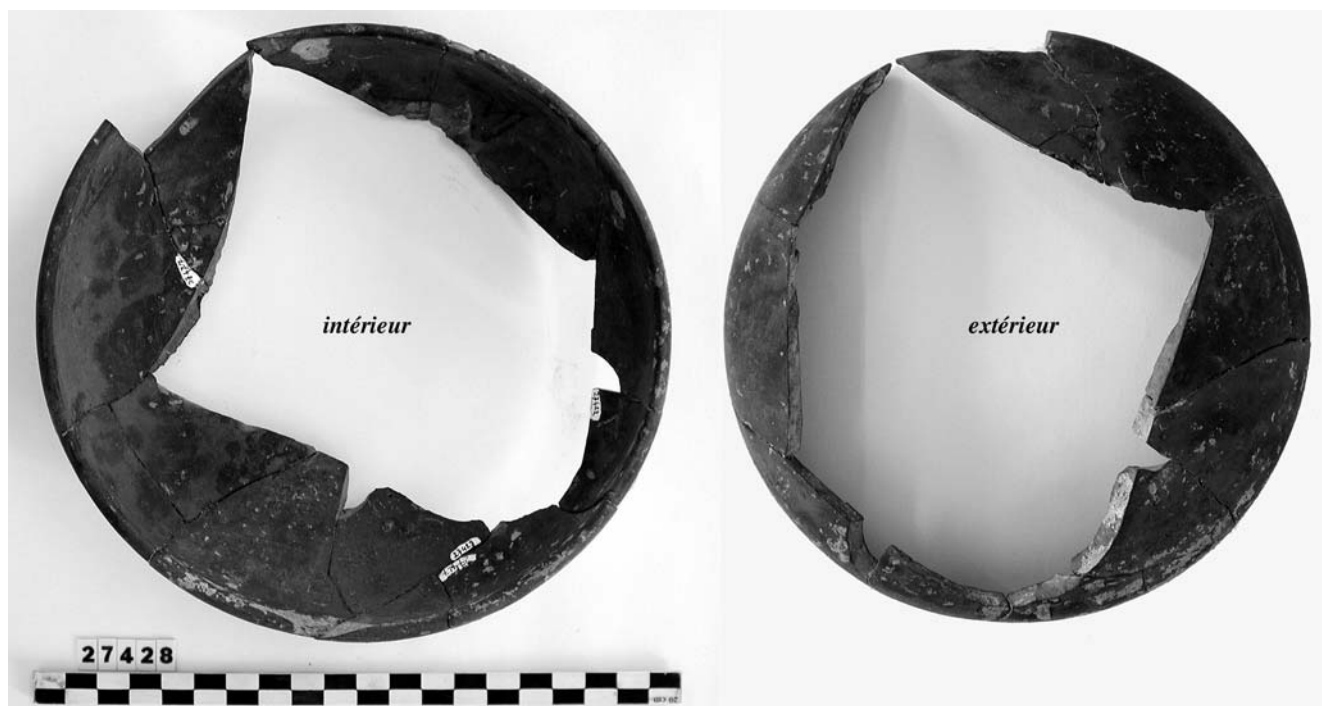


Fig. 3 : Coupe en bucchero nero tardif (intérieur et extérieur) provenant du secteur 1b de la zone 27 (vers 500 av. n. è.).

d'Alalia (Py 1995). Mais la fenêtre explorée durant la campagne 2000 étant très exiguë, et les possibilités de l'étendre dès la prochaine campagne de fouille étant réelles, on se contentera pour l'heure de cet apéritif et l'on attendra d'en savoir un peu plus dans quelques mois pour conclure sur ce point.

Notons seulement que la problématique ainsi ouverte est loin d'être réduite à un aspect de l'histoire lattoise : il s'agit en fait d'une des questions majeures (le rôle des Étrusques dans la colonisation méditerranéenne des rivages gaulois) soulevées ces dernières années par les archéologues et historiens italiens et français (voir en dernier lieu Bats 1998), qui devraient être au centre des débats du colloque international sur «Les Étrusques et la Gaule» qui se tiendra à l'automne 2002 à Aix-en-Provence et à Lattes sous l'égide de l'Institut d'Études Étrusques et Italiques.

Non moins intéressantes sont les découvertes concernant la fortification, tant sur sa face intérieure qu'extérieure. Par rapport aux connaissances acquises sur cette enceinte, dont le point a été fait naguère par López 1996, les trois dernières années de fouille ont apporté plusieurs éléments nouveaux sur les phases les plus anciennes du monument. Si la date de fondation de l'enceinte à la fin du VI^e s. a été confirmée, la structure de la première courtine est apparue plus complexe que l'on ne l'attendait, avec l'existence notamment d'un mur à triple épaisseur sur la façade méridionale, et la découverte d'une poterne oblitérée par les reconstructions postérieures. L'élaboration de ce type de mur à parements multiples, caractéristique dans la région d'un deuxième âge du Fer avancé (cf. Nages, Ambrussum...), que l'on croyait jusqu'ici progressive (voir les exemples de cette élaboration sur place à Roque de Viou, au Marduel...) (Dedet 1985 ; Py 1990), et que les générations précédentes attribuaient même à une transposition du *murus gallicus* septentrional, trouve ici une illustration archaïque tout à fait originale. L'existence de redans dans cette étape comme dans les phases postérieures, et d'autres caractères, ajoutés à la datation ancienne, ravivent les questions peut-être un peu vite écartées sur les conditions de l'apparition de la poliorcétique indigène et sur ses liens avec les contacts méditerranéens.

Il faut ajouter aux acquis sur l'époque archaïque la découverte surprenante d'un puissant mur, qui semble également remonter au VI^e s., en plein cœur du quartier fouillé, au fond du

puits PT234 de la zone 3, à près de 5 m sous le niveau zéro du chantier. Aussi multiples et importantes que soient les interrogations que soulève cette présence insolite, il est à craindre qu'on ne puisse y répondre avant longtemps, vue la profondeur de l'enfouissement du monument.

• *Vers 475 av. n. è.*

Nouvelle aussi, dans le secteur méridional, est la mise en évidence d'une reconstruction partielle de la fortification (muraille d'une grande épaisseur, au parement intérieur mal appareillé) s'intercalant entre le rempart primitif et l'enceinte du milieu du Ve s. qui, en d'autre point du périmètre urbain, se surimposent directement.

Cette reconstruction, à l'allure hâtive, de même que le bouchage de la poterne avec des pierres et des briques, pourrait être interprétés comme la réponse à un événement brutal, et, en ce sens, mis en relation avec l'observation d'une destruction violente des habitations sous-jacentes, révélée par les traces d'incendie sur les sols et les murs, par les vases brisés sur place et l'abandon rapide des lieux (ce caractère brutal avait déjà été observé dans les mêmes contextes par les premières recherches du GAP : cf. Arnal 1974).

Intéressante devient dès lors la constatation, dans la zone 27, d'un changement de faciès très net des mobiliers entre les niveaux antérieurs et postérieurs à cet événement supposé, les uns purement étrusques, les autres fortement marqués par les importations marseillaises. L'idée d'une prise de contrôle vigoureuse du comptoir par les Marseillais (quelle que soit la forme de ce contrôle dont on pourra discuter), visant à écarter les Étrusques de leur domaine commercial, se place désormais dans le domaine du possible : il s'agit en tout cas d'une nouvelle hypothèse de portée générale que les recherches futures auront à tester.

• *Vers 450 av. n. è.*

On ne connaît encore presque rien sur l'habitat du milieu du Ve s. Dans l'état actuel des recherches, cette époque est surtout caractérisée par la reconstruction de la fortification, sous la forme d'un mur à simple épaisseur assez étroite, conservé en élévation en trois points de la façade sud-ouest. Les recherches antérieures à l'est et au sud-est de la ville, et la fouille extensive de la partie méridionale durant le présent triennuel, ont mis en évidence la tranchée d'épierrage de ce mur, apparemment muni à l'origine d'une seule tour d'angle (T1), sur l'ensemble des limites de la ville inscrites dans le terrain accessible à la fouille, soit sur près de 400 m de long. La seule porte remontant à cette époque actuellement repérée se place au sud-est, dans l'axe d'une rue principale nord-sud (P1), mais l'observation de l'évolution du mur et des renforcements associés incitent à restituer une autre porte au sud-ouest, dans l'axe de la rue 135, au-delà des limites du terrain appartenant à l'État.

• *Entre 425 et 400*

Les connaissances sur la fin du Ve s. ont progressé dans les zones 1 et 27, qui ont atteint des niveaux de cette phase sur une large surface, et apporté les premières informations sur les formes d'habitat. Cette période se distingue surtout par des techniques de construction faisant un appel très large à la terre, soit sous la forme classique d'élévations d'adobes sur solins de pierre, soit sous la forme plus originale de murs en terre massive, reposant sur des solins en pierre ou directement sur le sol, avec ou sans tranchée d'ancrage. Si la zone 27, occupée alors principalement par des constructions légères sur poteau, a livré peu de bâtiments attribuables à ce quart de siècle, la zone 1 a permis d'en étudier plusieurs, répartis dans un îlot rectangulaire et séparés par des venelles ou des cours.

Dans cette dernière zone, désormais isolée des remontées d'eau par un caisson de palplanches, on a pu démontrer que les limites de l'îlot (et donc la trame urbaine) était déjà en

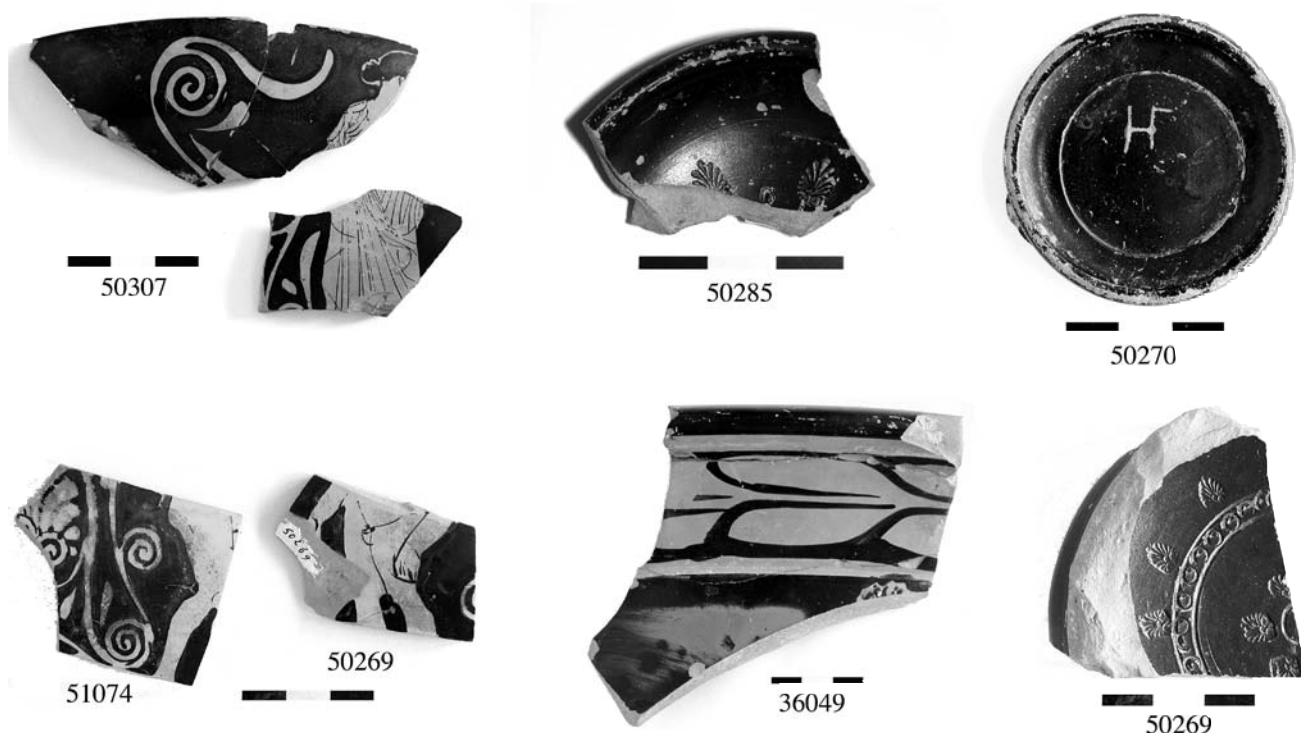


Fig. 4 : Fragments de céramique attique du dernier quart du Ve s. trouvés en zone 1 et bord de cratère du IVe s. provenant du remplissage du fossé en avant du rempart méridional (Us 36049).

place au Ve s. et qu'elles ne variaient globalement que très peu jusqu'au IIe s. av. n. è. ; mais par contre que la disposition des maisons et des cours à l'intérieur de ce quartier était soumise à de fréquentes restructurations.

Le nombre des réfections observées, l'empilement très dense de sols riches en aménagements intérieurs, rendent la fouille de cette zone plus longue que d'autres, mais aussi beaucoup plus riche en informations sur le détail des aménagements domestiques et des réfections architecturales. La chance de pouvoir fouiller avec le plus de précision possible, sur plus de 180 m², des niveaux bien conservés et parfaitement édifiants sur l'habitat du Ve siècle ne doit pas être négligée : en effet, de tels documents ne pourront jamais être observés à Lattes sur de grandes surfaces à cause de leur profondeur, de leur enfouissement sous de nombreuses strates postérieures et de leur position sous la nappe phréatique. Il est évident que la base de donnée patiemment constituée dans la zone 1, qui s'accompagne d'un mobilier riche et précisément daté (notamment par des importations attiques : fig.4) constituera à terme une référence incontournable sur le sujet et sur l'époque.

Ces contingences ont également conduit à concentrer des efforts particuliers sur les prélèvements. Les nombreux tamisages et tris de sédiments menés dans ces niveaux anciens, ainsi que les analyses d'ores et déjà entamées, permettront assez rapidement d'élargir le spectre temporel des études spécialisées et de compléter la vision dynamique des rapports du site et de son environnement.

• IVe siècle av. n. è

Le IVe siècle est certainement l'époque sur laquelle la documentation concernant l'habitat de Lattes est, sinon la plus étendue, du moins la plus dense, ce qui a conduit l'équipe de recherche lattaise à produire sur ce siècle une synthèse pluridisciplinaire, parue en 1999 dans le volume 12 de la série *Lattara* (680 p. imprimées). Une partie des données publiées dans ce

recueil est issue des fouilles de 1998 et 1999, et a fait l'objet d'un résumé dans le présent rapport. On renverra donc globalement à ce volume pour le bilan sur la période, en se contentant d'insister ici sur les données apparues depuis cette publication.

Ces données nouvelles concernent essentiellement l'enceinte sud-ouest. La muraille tout d'abord paraît doublée dans ce secteur au IV^e s. par un glacis ou plus probablement par un fossé en «V», dont la paroi nord, rectiligne et fortement inclinée, a été repérée en coupe dans plusieurs sondages. Caractériser cette structure, en délimiter le plan et la profondeur, en évaluer le rôle poliorcétique, sont autant de tâches qui seront au programme des prochaines campagnes dans ce secteur, tâches d'autant plus nécessaires que ce type d'aménagement devant un rempart en pierres est fort peu documenté jusqu'à présent dans la Protohistoire méridionale. Les premières observations montrent que ce probable fossé commence à se remplir au cours du IV^e s., et qu'il est définitivement comblé vers 300.

C'est au IV^e s. également que l'on situe provisoirement la construction de deux tours de grande taille, à l'extrémité ouest de la partie d'enceinte dégagée. Il s'agit d'abord d'une tour carrée à noyau de terre assez petite (T6), qui est ensuite chemisée par un parement de pierres à plan arrondi, selon un processus attesté sur l'oppidum d'Ambrussum ; puis d'une tour carrée plus grande à parement de pierre de type cyclopéen, dont un angle a été dégagé en élévation (T7). Ces monuments relativement puissants évoquent la protection d'une entrée qui se trouverait au-delà vers l'ouest.

• III^e siècle av. n. è.

Peu de fouilles ont concerné, dans les années récentes, le III^e siècle, et il faudra sans doute, dans un avenir prochain, remettre cette période au programme afin de conserver un équilibre dans la documentation disponible sur l'histoire de la ville. Les relevés de surface extensifs conduits dans la partie centrale de la zone urbaine (zone 61) fournissent dans ce domaine des perspectives de recherche intéressantes, concernant de grandes unités domestiques alignées le long de la rue principale 116 (espaces 61004 à 61006), qui pourraient avoir été créées dès cette époque et dont l'occupation se poursuit au II^e siècle (notamment au sud-est, la maison inscrite dans l'îlot 13).

Concernant la fortification méridionale, le III^e s. paraît constituer une période de mutation dans la conception du renforcement du mur d'enceinte, en liaison avec le colmatage de l'avant-fossé qui s'est peut-être révélé difficile à entretenir dans ce milieu soumis à de fréquentes crues du Lez, entraînant d'importants apports de sédiment (limon, sable).

Le fossé en «V» du IV^e s. n'est en effet pas curé, et son remplissage sert d'appui à la construction de nouvelles tours (T4 assurément, T5 sans doute mais il faudra en confirmer la date). L'hypothèse de la mise en place sur cette façade méridionale, donnant sur l'étang, d'ouvrages de renforcement répartis selon un rythme régulier, conduit à envisager l'existence possible d'autres tours en partie disparues du fait des réaménagements postérieurs : par exemple sous l'avant-mur tardif MR23125 entre T4 et T5, ou bien dans le secteur 36/1 entre T3 et T4, où un mur isolé (MR36019), contemporain de T4, pourrait correspondre à la face latérale d'une autre tour.

La construction de ces ouvrages est accompagnée par la création d'un nouveau fossé, de forme différente (section en «U»), à une altitude nettement plus haute que le précédent, ce qui suggère plutôt dans ce cas un fossé sec, peut-être accompagné de renforts ponctuels (berme consolidée par des pierres, éventuelles pierres plantées comme cela avait été observé en 1996 dans le secteur 36/2).

C'est à la fin du III^e s. que l'on propose enfin d'attribuer, dans l'attente d'une étude plus précise, le trésor monétaire découvert fortuitement dans la zone 52, derrière le rempart méridional (fig.5). Bien que bouleversé par la charrue, ce dépôt contenu dans une urne non tournée s'est révélé très homogène. Les quelques 800 oboles massaliètes en argent recueillies permet-

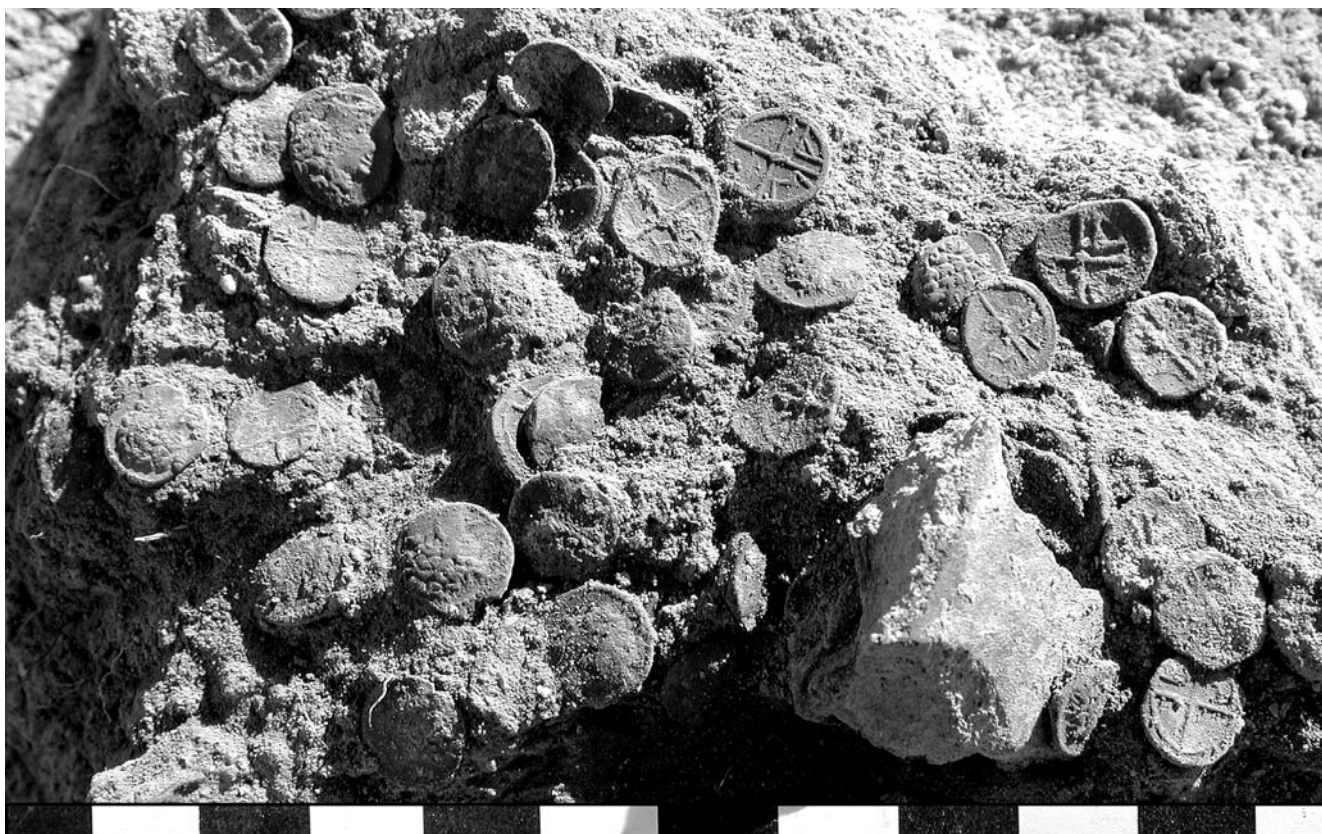


Fig. 5 : Vue rapprochée des oboles de Marseille du trésor de la zone 52.

tront certainement une analyse très fine des types en circulation à cette époque, car il ne semble pas que cette thésaurisation se soit étalée sur une très longue période. Cette homogénéité se retrouve dans les trois précédents trésors recueillis dans le même quartier du site, ainsi que dans plusieurs pécules plus modestes faits de moyens bronzes de Marseille (zone 4-nord, zone 31). Le nombre et les caractéristiques des trésors monétaires de Lattes soulèvent, dans le contexte de la ville portuaire, d'intéressantes questions quant à la signification réelle de ces documents, qui ont toute chance de correspondre ici au stockage d'un capital marchand. Pour le III^e s. et le début du II^e s. en tout cas, date de trois des quatre trésors exhumés, l'opposition très nette qui existe entre l'importance de la thésaurisation et l'extrême modicité de la circulation monétaire dans l'habitat pose le problème d'une manière originale, laissant entrevoir le fonctionnement d'un système d'échange spécifique qu'il sera nécessaire de mettre en relation avec l'évolution globale de l'économie et de la société lattoises.

• *II^e siècle av. n. è.*

Le II^e siècle précédant notre ère est illustré par des découvertes plus nombreuses et plus diverses.

L'étude de l'habitat de cette époque a bénéficié dans les années récentes d'approches à la fois stratigraphiques, dans les zones 30-35, et extensives, dans la zone 61.

La reprise de l'exploration de l'îlot 31, au nord du chantier des zones 30-35, dans des salles présentant une architecture, une sédimentation et des aménagements domestiques bien conservés, est susceptible de fournir de nombreux compléments à l'étude de l'habitat de cette période délaissée depuis quelques années à Lattes pour d'autres programmes. Après la mise en forme d'un catalogue des types de maisons lattoises (Py 1996), cette documentation nouvelle doit permettre de vérifier ou d'amender les catégories et les schémas fonctionnels mis en évi-

dence par les premières fouilles, et de conforter le rôle prééminent du site dans l'étude globale de l'habitat de l'âge du Fer du Midi gaulois (n'oublions pas en effet que Lattes fournit une proportion considérable des plans de maison complets connus sur les gisements méridionaux pour l'ensemble de cette période).

Les petites habitations allongées de l'îlot 30, formées de deux pièces contiguës communiquant ou non entre elles, selon un schéma désormais suffisamment illustré pour en faire un type, pourront être utilement comparées aux demeures plus grandes et plus complexes, intégrant une cour selon des schémas plus méditerranéens, qui se font jour à même époque (voir les maisons UNF9001 et UNF16005 précédemment mises au jour, et les exemples probables de même chronologie repérés dans la zone 61), et qui traduisent l'émergence d'une véritable différenciation sociale peu sensible ailleurs dans les établissements indigènes régionaux.

Concernant les aménagements à caractère public, c'est au sud de la ville encore une fois que des informations nouvelles et originales ont été fournies par les travaux de ce programme triennuel. Les fouilles conjointes menées sur la terrasse portuaire (zone 34) et immédiatement devant la fortification (zone 36), ont en effet apporté les premières données tangibles sur la structuration du port de la cité à partir du début du II^e s. avant notre ère.

La plus ancienne construction repérée dans cette région est constituée par un mur puissant et parfaitement bâti en assises régulières, qui forme au bord de la lagune une avancée triangulaire dont la pointe se situe entre les deux portes attestées dans le rempart protohistorique. La datation au début du II^e s. de la mise en place de cette structure, créant une sorte de môle et jouant – au moins sur sa face orientale – le rôle d'un quai, a permis de faire remonter de près de deux siècles (par rapport aux données acquises lors du précédent programme triennal) le début de la phase de monumentalisation du port de Lattes.

Vers le milieu du II^e s. sans doute, ce premier ensemble est prolongé vers l'ouest par un mur épais dont on n'a pas atteint l'extrémité, à la fois quai et mur de soutènement, qui trace une première délimitation pour la grande terrasse portuaire dont on suivra le développement à l'époque romaine. Cette construction accompagne une large extension de la zone urbaine au sud du rempart protohistorique attestée par les recherches anciennes, notamment dans le sondage 19 du GAP (Py 1988).

À la fin du II^e s. avant notre ère, une autre muraille à l'aspect également monumental vient compléter ce dispositif : il s'agit d'un avant-mur parallèle à l'enceinte archaïque, qui se surimpose par endroit à une construction du IV^e s. (MR1276), et dont le tracé est connu maintenant sur 75 m de long. Cette muraille est percée d'une porte laissant passer la rue 130 et vient au sud-est mourir à l'aplomb du quai du début du II^e s. Elle a été par la suite diversement traitée : arasée très près de son niveau de fondation lors de l'établissement d'un hangar à l'époque augustéenne (secteur 26/3), elle est restée ailleurs en partie en élévation dans un bâtiment postérieur (secteur 34/11), a été restaurée au I^{er} s. av. n. è. dans le secteur 36/3, et profondément épierrée plus à l'ouest dans le secteur 36/5.

La largeur de la construction, son plan linéaire parallèle à la courtine archaïque sud-ouest, la présence d'une porte, tout concourt à donner à cette muraille le statut de rempart, que ne saurait lui contester son existence éphémère certainement non prévue lors de sa mise en place. Ce renforcement de l'enceinte archaïque, dont on sait qu'elle était encore en grande partie fonctionnelle, n'est pas sans intérêt dans le contexte de l'aménagement du port : l'ouvrage montre la nécessité qui s'est faite jour à un moment donné de séparer nettement le port de la ville, et de protéger par là une façade maritime que l'on peut considérer à la fois comme un point fort pour l'économie de la cité et comme un point faible pour sa sécurité. La situation chronologique de la création de ce rempart, à l'époque de la conquête romaine de la future Narbonnaise, sur un site alors intimement lié à Marseille, n'est pas non plus sans intérêt historique.



Fig. 6 : La maison à cour de la zone 35 après consolidation des murs, vue du sud-ouest.

• *Ier s. av. n. è.*

C'est surtout dans le domaine de l'habitat privé qu'a progressé la connaissance du Ier s. av. n. è., à travers les fouilles des îlots 30 et 35 au centre de la zone urbaine. On a dans ce domaine confirmé que cette période, en théorie celle de la romanisation de la Gaule méridionale, se plaçait en réalité – pour un site comme Lattes, comptoir indigène du domaine marseillais – dans le droit fil des époques antérieures, rien n'indiquant clairement l'impact de la conquête. Les maisons étudiées se répartissent en effet en deux types, les unes de tradition locale, de petite taille, incluses dans des quartiers étroits et faites de deux pièces accolées avec ou sans communication interne (îlot 30, 35A et 35B) ; les autres plus grandes et plus complexes, munies d'une cour, illustrées par les deux états successif d'une même bâtisse mise en place à la fin du IIe s. (maison 35C) et restructurée dans la première moitié du Ier s. (maison 35D) (fig.6).

C'est plutôt dans le détail des aménagements domestiques et de la culture matérielle que des évolutions sont sensibles : si les techniques constructives (murs d'adobes sur solin, toits en terre, sols de terre battue ou pavés de galets, seuils diversement agencés) perpétuent jusque vers 25 av. n. è. des habitudes bien en place sur le site depuis le IIIe s., certains aménagements spécifiques de cette époque, comme les décors de sols en coquillages, apparaissent très originaux dans leur technique comme dans leur motifs, et sans rapport avec d'éventuelles influences italiennes. Pas de tuiles avant 50, pas d'enduits muraux ni d'usage de la chaux avant 25, etc.

L'influence de l'Italie est bien sûr plus sensible dans le mobilier, en relation avec l'évolution des courants d'échange en Méditerranée occidentale, mais complètement absente dans le monnayage, dont l'usage se développe grandement à Lattes (comme ailleurs) à partir de 125, mais qui reste très fortement dominé par les petites émissions de Marseille. Peu de choses donc très différentes dans ce domaine par rapport à ce que l'on a constaté dans l'intérieur du Languedoc oriental, Nîmes peut-être exceptée.

L'impression pourrait être cependant différente s'il était donné de fouiller les bâtiments publics dont la cité des *Lattarenses* était alors probablement munie, et dont on a peut-être effleuré l'emplacement au nord des zones 30 et 60, dans un secteur où commencent à apparaître à la fois des anomalies dans l'orientation des axes d'urbanisme et des tranchées de spoliation de grandes et puissantes structures. C'est en tout cas ce que révèlent de manière indirecte les réemplois de fûts de colonnes et de chapiteaux de type italo-corinthien dans les constructions augustéennes du port, qui témoignent du démantèlement d'importants monuments construits dans la ville au plus tard vers le milieu du Ier s. av. n. è., et s'inscrivent dans une série tardo-républicaine illustrée par plusieurs découvertes anciennes sur le territoire de Lattes (Landes 1995 et 1996).

• *Époque augustéenne*

Si les trois premiers quarts du Ier s. se placent globalement dans la continuité, l'époque augustéenne apparaît, dans la ville de Lattes à l'instar de bien des régions de Gaule méridionale, comme une phase de profonde mutation.

Concernant l'habitat, l'apport majeur est certainement la mise au jour, dans la zone 60-sud, d'une grande maison à cour dont les ruines très arasées sont néanmoins lisibles. Bien que l'interprétation de cette zone mérite un complément d'information, on peut raisonnablement restituer une unité domestique dont le plan (organisé autour d'une vaste cour munie d'aménagements hydrauliques) et la superficie (qui atteint quelques 725 m²) rompent de manière radicale avec les modules d'habitat antérieurs, y compris la série de maisons à cour précoces (IIe s.-début Ier s. av. n. è.) repérées précédemment au sein de la trame ancienne (zones 9, 13, 16, 35C), qui ne dépassent pas 280 m². Cet exemple, quelque moyen que soit son état de conservation, constitue une pièce importante pour jauger le degré de romanisation de l'habitat lattois et la chronologie de cette mutation, qui, dans l'état actuel des données, se placerait autour du changement d'ère.

D'autres données importantes sur cette époque concernent le port, restructuré à partir des années 25 av. n. è. (fig.7). Les quais au sud sont alors complètement refaits, à la suite d'un remblaiement général de la terrasse antérieure permettant de gagner encore sur la lagune, et des grands bâtiments sont construits de part et d'autre de la rue 130. Le module et l'organisation de ces hangars, tout à fait comparables aux docks de Marseille par exemple, inscrivent désormais les aménagements portuaires de Lattes parmi les plus importants qui soient attestés au début de l'époque romaine en Méditerranée occidentale, d'autant que l'aire actuellement explorée ne constitue sans doute qu'une petite partie d'un complexe beaucoup plus vaste.

Dans le prolongement sud de la terrasse, les fouilles de la campagne 2000 ont permis de compléter la vision que l'on avait de ces aménagements portuaires en ajoutant aux constructions à vocation commerciale repérés jusque-là, une bâtisse carrée munie à l'extérieur d'un auvent donnant sur l'étang soutenu par de puissants piliers, et à l'intérieur de quatre colonnes entourant un foyer. Cette disposition, de même que les techniques de construction relativement sophistiquées pour l'époque, indiquent incontestablement un bâtiment public, sans que pour autant il soit aisé d'en déterminer la fonction (bâtiment administratif ? religieux ? ou les deux, comme par exemple le siège d'une corporation, du type de celle attestée à Lattes par l'inscription d'Astapton ?).



Fig. 7 : Vue générale de la terrasse portuaire, prise du sud ; au second plan, le rempart protohistorique.

• *Haut-Empire*

Les tentatives pour repérer au centre du site, dans les zones 60 et 61 explorées en surface de manière extensive, des îlots d'habitat d'époque romaine impériale ont été globalement négatives, car il a fallu reconnaître la mauvaise conservation des niveaux récents dans la majorité des secteurs. Cette déficience tient à la combinaison de trois facteurs : d'une part, sans doute, une érosion du tell de Saint-Sauveur qui a dû fragiliser les ruines superficielles ; d'autre part, l'effet des travaux agricoles (et notamment des défonçages de 1963 et 1965), qui ont largement entamé ce qui restait de ces niveaux ; et troisièmement, de manière plus inattendue, le peu de puissance probable de l'occupation romaine en ces lieux. En effet, le nettoyage des surfaces décapées et le curage des tranchées de spoliation de murs n'ont livré, sur toute la surface explorée, que fort peu de documents postérieurs au milieu du I^{er} s. de notre ère, et parmi eux presque rien du II^e s. Au vu de ces indices, l'hypothèse que cette partie de la cité ait été affectée à d'autres usages dès avant la fin du I^{er} s. de notre ère devient plausible. On aurait d'ailleurs là de quoi expliquer la présence, au II^e s., de terres arables (de jardins ou de champs) repérée naguère au-dessus des murs arasés des îlots 3, 4 et 5. Une conclusion s'impose : ce n'est pas dans la zone *intra muros* du chantier de Saint-Sauveur que l'on pourra développer un programme sérieux sur l'habitat de Lattes romaine, et force sera sans doute d'aller chercher plus au sud, dans les extensions hors murs.

Cette indigence, qui vaut pour les structures bâties comme pour les données mobilières et

environnementales, a conduit à mettre en place un programme de fouille portant sur les puits d'époque romaine, dont un certain nombre avait été repérés mais non explorés durant les campagnes antérieures, afin de compléter, au moins pour les mobiliers et les macro-restes, la documentation qui faisait défaut sur cette période.

Les résultats de ces recherches, qui ont porté sur sept puits répartis dans la ville, ont dépassé toute attente en quantité comme en qualité : un mobilier riche et bien conservé, tant en céramique (nombreux vases complets de tous types) qu'en matériaux périssables (objets en bois, cordages, vanneries, tissus), a été recueilli ; de grandes quantités de faunes diverses (ossements, coquillages, poissons, micro-faune...) ont été mises au jour ; quelques découvertes originales ont eu lieu (comme par exemple les squelettes de plusieurs humains adultes rejetés en compagnie de divers animaux) ; le tamisage enfin de volumineux prélèvements a fourni matière pour de nombreuses analyses. Le fait que cette documentation soit assez étalée dans le temps, entre la fin du I^{er} s. av. n. è. et le II^e s. de n. è., ajoute à son intérêt heuristique pour approcher divers aspects de la civilisation matérielle, des pratiques et de l'environnement de Lattes romaine.

*

Voici résumés les principaux résultats des fouilles de 1998 à 2000 sur le gisement de Lattes/Saint-Sauveur. Se fondant sur ces acquis et tenant compte du nombre des pistes de recherche ouvertes par ces travaux, et de l'importance des hypothèses de travail qu'ils permettent d'envisager, l'équipe gérant la réalisation et l'exploitation scientifique de la fouille de Lattes a souhaité présenter un nouveau projet de triennuel sur ce site pour les années 2001-2003. Ce projet de recherche est annexé au présent rapport sous la forme d'un dossier indépendant.

Bibliographie

- Arnal 1974** : J. Arnal, R. Majurel et H. Prades, *Le port de Lattara, Lattes, Hérault*, Bordighera-Montpellier, 1974, 240 p.
- Bats 1998** : M. Bats, Marseille archaïque, Étrusques et Phocéens en Méditerranée nord-occidentale, *Mélanges de l'École Française de Rome*, 110, 1998, p.609-633.
- Dedet 1985** : B. Dedet et M. Py, éditeurs, *Les enceintes protohistoriques de Gaule méridionale*, ARALO, cahier n°14, Caveirac, 1985.
- Landes 1995** : Chr. LANDES, Lattara : pour quelques blocs de plus..., *Journal Communal de Lattes*, n°76, Lattes, Décembre 1995, p. 12.
- Landes 1996** : Chr. LANDES, Lattara : pour quelques blocs de plus..., *Journal Communal de Lattes*, n°78, Lattes, Avril 1996, p. 12.
- López 1996**: J. B. López et A. Net, L'enceinte de la ville antique de Lattes, dans *Urbanisme et architecture dans la ville antique de Lattes*, Lattara 9, 1996, p.25-82.
- Py 1988** : M. Py, Sondages dans l'habitat antique de Lattes: les fouilles d'Henri Prades et du Groupe Archéologique Painlevé (1963-1985), *Lattara 1*, 1988, p.65-146.
- Py 1990** : M. Py, *Culture, économie et société protohistoriques dans la région nimoise*, Collection de l'École Française de Rome, 131, Rome-Paris, 1990, 2 vol.
- Py 1995** : M. Py, Les Étrusques, les Grecs et la fondation de Lattes, dans *Sur les pas des Grecs en Occident, Hommages à André Nickels, Etudes Massaliètes*, 4, 1995, p.261-276.
- Py 1996** : M. Py, Les maisons protohistoriques de Lattara (IV^e-I^{er} s. av. n. è.), approche typologique et fonctionnelle, dans *Urbanisme et architecture dans la ville antique de Lattes*, Lattara 9, 1996, p.141-258.